

The Artist (mai). — Intéressantes reproductions d'œuvres de Sir E. J. Poynter, de Sir E. Burne-Jones, d'Arthur Wardle et de Madox Brown.

AFFICHES RÉCENTES. — Imprimerie Charles Verneau : **Cyrano de Bergerac**, par L. Métivet. — **La Goualeuse, Eugénie Buffet**, par Stevens.

Imprimerie Chaix : **Cabaret de l'âne rouge**, par Grün. — **Jeanne Bloch**. — **Le Chat noir**, par Steinlein (réimpression pour annoncer la vente des objets garnissant l'Hôtel du Chat noir). — **Sur la Route par A. Bruant**, par Borgex.

Atelier Hugo d'Alési : **Touraine et Berry**.

Imprimerie Paillard : **Elections législatives du 8 mars 1898, 1^{re} circonscription, 18^e arr. Georges Besançon, ingénieur aéronaute**, par Misti, (éditée par *La Critique*). — **Elections législatives de 1898, VII^e arrondissement de Paris, Georges Bans, directeur de la Critique**, (éditée par *La Critique*).

Société parisienne d'impression : **Cycles Plasson**, deux affiches différentes par Manuel-Robbe.

YVANHOË RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le jury chargé de décerner le prix quinquennal de littérature française vient d'être définitivement constitué. Il en aura pour deux et même trois mois. Quelle fièvre va régner, jusqu'au jour du jugement !

Dans cet aréopage, si j'en excepte M. Emile Greyson, auteur de quelques romans d'exacte observation locale, ne figure aucun écrivain pour de vrai, aucun auteur de livres d'imagination. Les six autres sont ou d'exclusifs journalistes ou de consciencieux professeurs d'université. L'un des journalistes est mort : un autre s'est récusé, donnant un exemple assez inattendu de modestie à certaine engeance gazetière qui, parce qu'elle polémique sur les manigances électorales ou enregistre les meurtres, les incendies et les viols, se croit apte à juger les poètes et les conteurs.

Contrairement à ce que je vous disais il y a deux mois, par dérogation à un usage presque aussi singulier que cette institution du prix quinquennal, il est question de verser cette fois les cinq mille francs dans l'escarcelle d'un poète. On aurait raison. La poésie est représentée au moins aussi brillamment que la prose, dans notre petite renaissance littéraire (1) et, faut-il le dire, les rimeurs ne sont guère plus

(1) Je vous signale en passant la lésine officielle en matière littéraire : il n'est alloué que cinq mille francs, chaque lustre, à un seul

riches que leurs confrères. Les jurés auraient même l'embaras du choix ou plutôt le choix serait très embarrassant s'il s'agissait de laurer, de couronner un poète de talent. Il en pleut des poètes en Belgique. Chaque jour il en naît de nouveaux et tous possèdent plus de métier, d'habileté et d'agrément les uns que les autres. Comment, ayant à décerner la palme, se prononcer par exemple, entre MM. Fernand Séverin et M. Van Lerberghe, ou entre un parnassien libéral et un parnassien catholique ? (Ne souriez pas : la politique intervient ici même lorsqu'il s'agit d'apprécier de beaux vers ou de bonne prose.) Heureusement pour le jury, un artiste puissant et original domine ce bataillon compact de gentils et mélodieux poètes, de toute l'envolée du génie. Il est le Mont Blanc de ces Alpes poétiques ; un aigle planant au-dessus d'une compagnie de cygnes. J'ai nommé Emile Verhaeren, consacré en France et dans l'Europe entière comme l'un des rares créateurs poétiques de ces temps.

Aussi, depuis qu'il est question du prix quinquennal, le nom de Verhaeren est-il sur toutes les lèvres des artistes, des écrivains et des lettrés d'ici. N'y aurait-il pas la splendeur incomparable et souveraine de son œuvre que celle-ci s'imposerait à mérite égal, par son abondance et son importance.

En effet, depuis 1802, Emile Verhaeren a publié : ses *Campagnes hallucinées* (1805), les *Villages illusoirs* (1895), les *Villes Tentaculaires* (1805), les *Heures Claires* (1890) et enfin les *Aubes* (1808), soit cinq volumes à ajouter à ceux de l'époque antérieure, savoir : les *Flamandes*, les *Moines*, les *Soirs*, les *Debiècles*, les *Flambeaux Noirs* et les *Apparus dans mes chemins*.

Après les études consacrées à ce noble poète par les meilleurs d'entre les vôtres : MM. Henri de Régner, Vielé-Griffin, Fontainas, Robert de Souza, etc., etc., ou par de très subtils critiques comme M. Albert Mockel, je puis me dispenser de le présenter aux lettrés de France. D'ailleurs ce n'est pas en cette rapide chronique que je parviendrais à condenser mon sentiment sur l'œuvre de cet artiste, que la France et l'étranger admirent depuis tant d'années et dont chaque œuvre marque une étape nouvelle vers la conquête du beau.

Qu'il me suffise de rapporter les paroles que je prononçai au banquet qu'on lui offrit il y a un peu plus de deux ans et auquel assistaient ou s'étaient fait représenter tous ses amis du « Mercure » :

« Verhaeren est un créateur dans la plus haute acception mot. C'est un maître de la forme et de la règle qu'il a triom-

écrivain, poète ou prosateur, alors que la musique, la sculpture, la peinture et l'architecture bénéficient chacune d'un prix triennal de vingt-cinq mille francs.

phalement dégagées des formules et des règlements. Il a créé sa propre forme, sa propre règle, il a écrit ce qu'il sentait, ce qu'il voulait, en dépit des assimilateurs et des pasticheurs qui se flattent d'imposer aux artistes libres et inspirés, leur fétichisme et leur servitude ; il s'est forgé une langue à part au diapason de son âme orageuse, une prosodie à l'image de son cœur passionné et volcanique. Verhaeren appartient à cette race de novateurs et de poètes absolus dont les créations ne se mesurent pas aux syntaxes et aux grammaires de rimeurs assagis et conformes. Sans contester le talent et l'habileté de ces répétiteurs de la littérature, il est naturel que la jeunesse et les esprits libres leur préfèrent les écrivains d'avant-garde, les conquérants de domaines nouveaux. Si nous estimons les Vestales parnassiennes qui entretiennent si dévotement le foyer allumé aux foudres du génie de Victor Hugo, de Baudelaire ou de Verlaine, nous acclamons et nous vénérons les apôtres, les rieurs dans les rangs, ceux qui se chauffent de leurs propres flammes, ces nouveaux Prométhées qui dérobent un autre rayon à l'étoile éternelle, ces forgerons téméraires mais sublimes, qui semblent marteler leurs poèmes sur l'enclume des orages et incendier leurs métaphores aux éclairs mêmes de la tempête. Et notre cher Verhaeren est un de ces ravisseurs du feu divin ! »

Tandis que notre monde littéraire se passionne à tous les degrés, en attendant la décision du jury, et que cette question du prix quinquennal rallume les discussions d'école et les polémiques de parti, excite les convoitises, les envies, les parades réclamières ou arrivistes et inspire des articles touchants, injustes, maladroits ou simplement ignares, notre monde musical vient de célébrer, les 4 et 5 mai derniers, avec une imposante unanimité et un éclat tout particulier, par un merveilleux concert, le vingt-cinquième anniversaire de l'avènement de M. Joseph Dupont à la direction des Concerts Populaires. C'est grâce à ce *conductor* éminent que ces concerts ont exercé sur le goût et l'esprit du public bruxellois l'influence salutaire dont les résultats sont si sensibles aujourd'hui. Après le pianiste Brassin, Joseph Dupont fut en Belgique le principal initiateur des-wagnérisme.

Originaire d'Ensival, dans les Ardennes liégeoises, il a mis au service des causes artistiques qui lui étaient chères cette intelligence, ces nerfs combattifs, cette opiniâtreté qui forment une des caractéristiques de sa race entreprenante et débrouillarde. Il allie le sens critique à l'enthousiasme du zéléteur, à un noble besoin de prosélytisme.

Par les Concerts Populaires il a vraiment fait l'éducation du public belge, qui, soit dit non sans fierté, fut longtemps en avance sur celui de Paris. C'est en majeure partie à

Dupont que vos bons musiciens d'avant-garde, les élèves du belge César Franck, les d'Indy, les Chausson, les Bréville, etc., doivent d'être connus et goûtés en Belgique.

Il n'est point de bonne musique dont il ne se soit constitué le héraut d'armes et qu'il n'ait prise sous son patronage, mais c'est surtout comme *leader* du wagnérisme belge qu'il s'est conquis une place toute spéciale dans la pléiade artistique de ce pays. C'est en 1872 que Joseph Dupont entra comme premier chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie. C'est lui qui mit en répétition *Tannhaeuser* et dirigea la première de cet ouvrage à Bruxelles (28 février 1873). L'interprétation fut superbe et l'accueil enthousiaste fait à l'œuvre consola un peu Wagner de ses vicissitudes à Paris. Les principaux rôles étaient chantés par Mmes Marie Battu, Hamaeckers, MM. Warot, Rouvil et Bérardi.

Le concert extraordinaire par lequel on a fêté Joseph Dupont, réunissait sur l'affiche les noms de Mme Rose Caron et de M. Ernest Van Dyck qui ont chanté, l'une la superbe scène du 1^{er} acte d'*Alceste* de Gluck, l'autre le « Charme du vendredi Saint » et la scène finale de *Parsifal*. C'est en quelque sorte Joseph Dupont qui « lança » ces deux célèbres artistes. Tous deux se firent entendre pour la première fois devant le grand public, au Concert Populaire du 8 avril 1883, en commémoration de la mort, à Venise, du grand maître saxon. Ce fut une révélation et le succès que tous deux remportèrent les décida à aborder franchement la carrière lyrique.

Mme Caron nous est revenue après une absence bien longue au gré des admirateurs inconsolables qu'elle a laissés ici où nulle autre ne l'a remplacée ou fait oublier. Emouvante *Alceste*, quel style, quelle expression, quel accent elle a mis dans le grand monologue lyrique qui suit la proclamation de l'oracle décrétant la mort d'Admète son époux à moins qu'une victime ne consente à s'immoler à sa place. Hector Berlioz a dit de cet air sublime débordant d'amour conjugal et maternel : « En vérité, quand la musique dramatique est parvenue à ce degré d'élévation poétique, il faut plaindre les exécutants chargés de rendre la pensée du compositeur, le talent suffit à peine pour cette tâche écrasante; il faut presque du génie. » Or Mme Caron possède précisément ce que Berlioz exigeait des interprètes du divin Gluck. Quel éloge ajouter à celui-ci?

Un moment inoubliable de la démonstration de sympathie et d'enthousiasme dont Dupont a été l'objet après le concert du 5, c'est celui où à l'improviste, spontanément, le chef des chœurs, M. Soubre, est monté au pupitre et où, sur un signal de son bâton de mesure, ses chanteurs, dames, hommes et enfants, ont entamé le superbe choral de gloire à

Hans Sachs, des *Maîtres Chanteurs*. L'allusion, le rapprochement a été saisi de tous, et Bruxelles, s'est remis à acclamer son bon maître d'orchestre, comme Nuremberg exalta sans doute bien souvent son poète populaire, son maître-chanteur favori.

Comme je vous le disais dans ma dernière chronique, le ténor Van Dyck est venu reprendre à la Monnaie les rôles de *Tannhaeuser* et de *Lohengrin*. Il est admirable dans tous deux. Toutefois le pathétisme, l'humanité souffrante et militante de *Tannhaeuser* permet à M. Van Dick de nous émouvoir plus profondément encore dans ce rôle que dans celui de *Lohengrin*. *Lohengrin* est un personnage surnaturel, presque un dieu; c'est avec une sérénité fatidique, quasi-olympienne, qu'il se sépare de la curieuse Elsa; *Tannhaeuser* a les passions, les faiblesses et les révoltes de l'homme. Il nous touche donc de plus près. M. Van Dyck prête au « Chevalier au cygne » la majesté douce, la céleste sympathie, la grandeur à la fois héroïque et hiératique que comporte le personnage. Il établit avec une compréhension peu ordinaire les oppositions existant entre le providentiel protecteur d'Elsa et l'amant irrésolu de Vénus et d'Elisabeth.

Dans son interprétation de *Tannhaeuser* j'ai particulièrement été conquis par la verve hallucinante, la sorte d'enthousiasme érotique avec lesquels il a lancé ses strophes sacrilèges et ultra-païennes dans la halle de la Wartbourg; ensuite son remords, son lamento déchirant, sa sortie, trébuchant trois fois sous le poids d'une croix d'opprobre; mais surtout son « pèlerinage à Rome », un chef-d'œuvre d'interprétation où, à certains moments, le ricanement, la grimace, le sardonisme du damné, du maudit prête au récit, à la flexion même de la voix une évocation terrifiante; et encore le suprême appel à Vénus, la sinistre volupté du mauvais ange qui se plonge dans le dam éternel! C'était infiniment beau.

Depuis quelques jours est ouvert le Salon de la Société des Beaux-Arts. Quoiqu'il contienne quelques bons envois, il manque, en général, d'inédit et d'originalité. Les peintres de mérite se répètent et les apporteurs de neuf se font attendre. Quelques bons tableaux, pourtant, de MM. Walter Crane, Léon Frédéric, Courtens, Gilsoul; et des sculptures de Jef Lamheaux et Constantin Meunier. Je n'insisterai donc point sur ce magasin de toile huilée, d'autant plus qu'à Paris vous devez être excédés de peinture depuis le traditionnel vernissage du 1^{er} mai.